

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Après les expositions artistiques, les expositions agricoles, les expositions d'horticulture, voici maintenant les expositions trimestrielles des magasins de nouveautés. « *Great attraction* » pour les femmes, surtout à l'entrée d'une saison, — l'hiver par exemple, — où la transformation de la toilette est complète.

A peine les catalogues des trois ou quatre établissements en renom de Paris ont-ils paru, que la course aux chiffons commence ! C'est alors, dans ces magasins, un encombrement dont on ne peut se faire une idée, à moins d'y avoir été. Toutes les femmes éprouvent en même temps le même désir : celui de voir de près, si « le plumage ressemble au ramage, » c'est-à-dire si les articles exposés répondent vraiment à la nomenclature élogieuse du catalogue. Il y a surtout les occasions exceptionnelles dont chacune veut profiter, et il faut se hâter : l'occasion n'aurait qu'à ne plus se présenter !...

Il faut voir avec quel soin minutieux on visite tous les rayons, circulant du rez-de-chaussée aux étages supérieurs, questionnant les commis, faisant déplier les étoffes et notant scrupuleusement ses impressions, ses remarques, afin de mieux fixer le choix. Puis on sort de là, avec un mal de tête fou, après avoir piétiné pendant deux heures, pour acheter en définitive... une paire de gants de vingt-neuf sous !... C'est qu'avant de se décider à faire les importantes acquisitions de la saison, on veut voir les autres expositions afin de comparer et d'acheter à coup sûr. Ce n'est peut-être pas mal raisonné, mais que c'est fatigant !

Parmi tous ces tissus un peu grossiers, si à la mode en ce moment pour la toilette courante, je citerai quelques noms, ceux des étoffes dont je puis garantir la valeur : c'est le *drap de Galles*, cheviot pure laine ; le *drap de Lama*, tissu cheviot mélangé ; le *Knicker-cheviot* ; et puis, dans un genre plus ordinaire, tout en étant fort convenable, des quantités de sergés,

de diagonales et de bure anglaise d'une qualité avantageuse, en toutes nuances, les neutres dominant.

On en fait le demi-costume destiné à être porté sur un jupon en velours anglais. Ce fameux jupon est tellement entré maintenant dans les mœurs de la mode, qu'une femme qui se respecte — c'est-à-dire qui a un juste souci de sa garde-robe, — ne saurait s'en passer ! Avis à qui de droit !...

La vogue du *matelassé*, comme riche étoffe de soie, est à présent un fait accompli ; la fashion s'en est tout à fait emparée. Les maisons de couture les plus renommées l'emploient de préférence au velours, devenu une proie un peu vulgaire, et elles en font les robes de gala et les confections élégantes. Pourtant je dois ajouter que j'ai vu, en haut lieu, des mélanges de matelassé et de velours qui faisaient merveille, appliqués à la même robe ; à celle-ci, point de pouff ni de garniture : rien qu'un tablier et des plis. Mais quels plis ! quelle coupe, et quelle grâce !

De la robe au chapeau, il y a si peu de distance que je me hâte de la franchir, pour signaler un retour au chapeau blanc. Vive la mode en cette circonstance ! car rien n'est plus coquet ni plus seyant qu'un chapeau blanc bien compris. J'en ai vu de délicieusement combinés en velours épinglé blanc et noir ; d'autres en feutre blanc, faille blanche et roses blanches. Ce sont

surtout des coiffures de théâtre. Dans ce genre, on voit encore des chapeaux en feutre ou en velours, à large patte renversée, coulissée en dessous avec de la soie de couleur tendre, bleu, rose ou vert électrique ; je suppose le tout complété par une garniture de roses sans feuilles, assorties à la teinte de la soie, posées contre le coulissé et le relevant un peu sur la calotte, garnie elle-même en cet endroit de fleurs et de plumes semblables.



P. N° 229. — CHAPEAU DE DEMI-DEUIL.

Le genre veut qu'on ne borde plus à cheval les bords des chapeaux de feutre; un fil de laiton posé à l'intérieur, près du bord, sert de point de départ à la doublure, en soie coulissée, que l'on applique contre la patte. Le *Fra-Diavolo*, le *Tyrolien*, à bords baissés devant et derrière, relevés sur les côtés, se bordent eux-mêmes d'un ruban ou d'un velours assez large. Les chapeaux à fond mou ne sont pas complètement abandonnés: on les fait généralement en étoffe pareille à la robe, que ce soit le *Page* ou le *Charlotte Corday*.

Enfin, pour épuiser mes renseignements sur les chapeaux, j'ajouterai que les ornements se ressentent beaucoup de ceux de nos toilettes, en ce qu'ils sont semés à profusion de perles, de paillettes, de dorure. La dentelle blanche entre pour sa part dans la combinaison de quelques chapeaux très-soignés, mais cela sent un peu la cérémonie; rien de mieux pour un baptême, un mariage, un concert, si l'on veut.

Ah! j'oubliais de noter que la plume de coq est fort à la mode, non-seulement pour les chapeaux, mais aussi pour les garnitures de robes. Le coq est le favori du jour!

A propos de plumes, nos lingères ont trouvé une jolie combinaison, — j'en ai déjà dit quelques mots; — ce sont des parrures de plumes d'autruche noires ou grises, avec le foulard de nuance tendre. Je vais indiquer brièvement la façon de les établir.

Le foulard bleu, rose, lilas, etc., est légèrement plissé pour prendre le tour du cou; après quoi on le recouvre de deux dentelles noires et perlées, posées pied contre pied et ruchées, puis séparées l'une de l'autre par la bande de plumes. Le foulard forme le bord extérieur; une ruche blanche encadre l'intérieur dans le haut. L'une des extrémités du foulard est nouée à la Colin; des dentelles et des plumes ferment l'ouverture. C'est une combinaison d'une coquetterie charmante, qui relève en l'égayant une simple toilette.

Depuis que les lingères s'occupent de costumes, cuirasses et tabliers en tulle à jour, blanc ou noir, brodé de jais blanc, de jais noir, d'acier poli ou d'acier bleuté; — depuis qu'elles confectionnent le jupon de dessous et de dessus, avec le plus simple molleton, ou avec la soie la plus riche, la question linge devient presque secondaire. Aussi je n'y trouve aucune nouveauté à signaler. Les chemises de jour et de nuit, les peignoirs, les camisoles n'ont subi aucune modification. Les cols eux-mêmes ne varient guère; ce sont toujours les mêmes petites formes montantes, à coins rabattus. Le col *paysan* est la seule innovation. Il semblait, d'après cette forme roulée sur elle-même, que, l'élan une fois donné, on verrait apparaître une série de cols rabattus; mais il n'en a rien été. Le col montant résiste à tout.

Les lingères avaient trouvé les ruches festonnées en coton de couleur; rien de plus frais ni de plus joli, qu'elles fussent en mousseline simple ou encadrée de toile ou de foulard ruché, avec les cravates assorties. On était en droit, d'après cela, d'attendre encore quelque chose; mais le génie de ces dames sommeille sans doute, car on ne voit rien à l'horizon. L'espoir en l'avenir est tout ce qui nous reste.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 229.

CHAPEAU DE DEMI-DEUIL, en velours noir, à bord légèrement relevé devant, garni en dessous d'une ruche en tulle noir perlé, et d'une guirlande

de feuillage en soie noire et fleurs de jais. La calotte, large et haute, est entourée d'une draperie en faille, avec ruche de tulle perlé. Nœud de velours et de faille formant le pied d'une plume d'autruche noire, qui monte sur la calotte. Le derrière du chapeau est abondamment garni de coques de ruban et de velours, à bouts flottants, entremêlées de dentelles perlées. Rose blanche et traîne de feuillage grisaille sur le côté. Grandes barbes en tulle moucheté noir, garnies de dentelles perlées, encadrant le visage pour être nouées sous le menton.

Ce chapeau, quoiqu'il ne soit pas précisément destiné à une femme âgée, ne saurait cependant convenir à une toute jeune femme.

G. N° 432.

1. Chapeau *Tyrolien*, en feutre noir, à bords relevés de chaque côté, entouré d'une draperie en velours noir, garni de coques et d'un coquillé de velours, avec plumes et aigrette sur le sommet.

2. Col ouvert, en application de toile brodée sur tulle. C'est une forme rabattue, avec haut poignet derrière et revers devant.

3. Sous-manche avec large poignet rabattu en tulle brodé, assortie au col précédent.

4. Col en toile ou nansouck, ruché à l'intérieur, rabattu et arrondi tout autour, garni d'un volant festonné et brodé.

5. Sous-manche bouillonnée, avec poignet plat et volants brodés, assortie au col précédent.

6. Devant de camisole à petits plis pressés, genre chemise d'homme. Large col rabattu et double; la partie supérieure est plate, l'autre brodée, et le bord dentelé repose sur un plissé très fin en mousseline.

7. Chapeau à bords dentelés, en velours épinglé bleu ciel, orné de faille. Une plume ombrée, de plusieurs tons bleu ciel, couvre la calotte, pour retomber sur les cheveux derrière; une plus petite plume forme l'aigrette sur le pied de la précédente. Dessous, tour de tête, en ruban bleu, coques et roses thé.

8. Chapeau de velours gros vert, liséré de satin vert pâle, avec un double nœud de la même nuance; bride, en satin également, rejoignant une touffe de plumes de plusieurs tons de vert, dont l'une recouvre le côté de la calotte et l'autre tombe en arrière.

G. N° 453.

1. Corsage en velours noir, à col montant, avec plastron devant et derrière en sicilienne brodée de perles de jais. Manches en sicilienne brodée de même, terminées par des parements en velours, encadrés d'une bande en sicilienne, dentelée et garnie de perles; trois boutons perlés fixent les parements sur le dessus de la manche. — Ceinture en sicilienne perlée; agrafe de jais supportant une aumônière en velours terminée par une frange de jais; dans le haut, les revers et les montants sont en sicilienne brodée de perles.

2. Cuirasse en velours noir, toute brodée de perles de jais, garnie de plumes de coq sur tous ses bords.

3. Corsage, genre cuirasse, en velours noir. Le haut, en sicilienne, est encadré d'anneaux de perles formant le carré sur la poitrine; col montant, légèrement ouvert, bordé par un dentelé de perles. Boutons perlés; médaillons en sicilienne entourés de perles, rayant et bordant le bas des basques.

4. Motif en jais composé d'anneaux, de plaques et de perles, formant aigrette et franges.

5. Veston d'appartement, vu de dos. — Le corps de ce vêtement est en sicilienne noire. Le dos se compose de quatre morceaux: les deux du milieu forment un bouillonné à la basque, traversé au milieu par un biais en faille qui se termine en bouclette; les deux petits côtés, tout plats, se relient au bouillonné par une traverse en faille et un nœud. Col montant et col rabattu à deux pointes, bordé de faille, avec nœud entre les deux. Les manches ont des crévés en faille sur la couture de dessus; le bas, doublé de faille, s'ouvre en revers sur un plissé qui ferme la manche.

6. Même confection vue de face. — Le double col indiqué plus haut est postiche et se rabat sur lui-même; il encadre le col montant, qui tient au vêtement, et se termine en bouts de faille que l'on noue comme une cravate, ce qui complète l'effet général. Parements de poche dans le bas des basques.

Description de la gravure coloriée n° 1171 G.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en faille et velours verts de deux tons. — Jupon à demi-traine, orné devant de sept ou neuf petits volants froncés et alternés en faille et velours, garni derrière de deux volants de 30 cent. chacun. La seconde jupe, terminée par une frange, est régulièrement relevée.

de chaque côté du tablier, par une bande bordée de velours, fixée à la ceinture et dont l'extrémité inférieure est retenue par un nœud de velours. Cette jupe est, en outre relevée derrière par des cordons placés en dessous. Corsage en velours à pointes arrondies devant et derrière, avec plastron en faille se continuant derrière pour former une bande au milieu du dos; un coulé en faille échiquetée, fixée au milieu par un velours, encadre chaque côté du plastron et de la bande. Col évasé en velours. Manches terminées en entonnoir, avec coulissés et bandes de velours. — Chapeau à fond mou en soie et bord coulissé en velours; touffe de plumes posées derrière et nœud de ruban, le tout assorti aux nuances de la robe.

2. Costume en vigogne de deux tons. — Une seule jupe unie derrière, où elle est montée à la religieuse par de larges plis plats qui rejoignent un pli creux formant le milieu. Le devant, disposé en large tablier, est bouillonné, puis coupé dans sa longueur par deux coulissés gris foncé; ces coulissés maintiennent une échelle de biais du même gris, dont chaque extrémité est fixée par un bouton blanc aux bords des côtés du tablier. Corsage à basques plates, bordées de gris foncé, fermé sur le côté par un plastron du même gris et des boutons blancs. Les manches sont entourées dans le haut par un bouillonné que maintient un revers gris foncé, et terminées dans le bas par un double cornet; l'un de ces cornets est plissé; l'autre est plat et bordé de gris foncé avec un petit revers de même couleur. — Chapeau en feutre gris, à bords renversés recouverts de velours, orné de rubans et de plumes assortis à l'ensemble.

Description de la figurine coloriée L. n° 3.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE DINER. — Robe en faille et velours nacarat de deux tons. — Japon à traîne en faille, garni en tablier devant de trois volants froncés, montés à tête; ces volants sont encadrés d'un large revers en velours liséré de faille, qui relie le tablier avec le reste de la jupe; celle-ci est ornée derrière, dans le bas, d'un haut volant bordé de velours, monté par un coulissé formant tête. Une écharpe en velours, qui part d'un des revers de côté, traverse le milieu de la jupe, pour se réunir en un nœud à une écharpe en faille fixée sous le revers opposé. — Le corsage, très collant et bien cambré, est en velours, avec plastron et col montant en faille; les côtés des devants, également en velours, forment une basque longue et carrée, lisérée de faille, qui tombe sur les revers en velours de la jupe. Le dos se termine par une basque en faille toute coulissée. Manches en faille terminées en deux pointes ouvertes, lesquelles reposent sur un cornet en velours; celui-ci est plissé au milieu et fixé sous les deux pointes, les plis remplissant juste le vide produit par le creux desdites pointes.

ÉCHOS DE LA MODE

Beaucoup de robes élégantes, de fleurs et de diamants à la représentation récemment donnée à l'Opéra pour les Alsaciens-Lorrains, mais très-peu de toilettes marquées au coin de cet individualisme si bien prôné par M. Eugène Chapus.

Une mention est due, cependant, à une robe de satin paille, avec tablier de gaze, brodé de pensées de plusieurs tons, et pouff derrière, relevé par une écharpe de satin pensée.

Signalons également une sortie de théâtre en velours épinglé rose du plus pur style Louis XV, avec ruches de dentelles noires. Cette résurrection de la mante de ses aïeules, accomplie par la comtesse de la F... S..., a été l'événement de la sortie.

Très-joli aussi, le nouveau mode de coiffure importé par la duchesse de Montmorency: le chignon haut et très en arrière sur la tête, en forme de couronne, relié aux bandeaux par un paquet de fleurs du côté gauche.

★ ★

Les tabliers ont la grande vogue en ce moment. On les surcharge de broderies de jais ou d'applications de velours. On les garnit de guirlandes de fleurs de couleur, de passementeries et de perlures, et c'est sur eux que se concentre toute la richesse d'ornementation de la robe.

Pour le chez-soi de l'existence châtelaine, on en fait de très-coquets pour être jetés sur la première robe de dessous venue,

en taffetas léger, garni d'entre-deux et de dentelles, de jais ou de ruchés et de plissés, se rattachant aux épaules et retenu derrière par deux nœuds très ornés et gradués de grosseur, tombant à distance sur la jupe.

Pour les perlures, on ne se contente plus du jais blanc et noir, de l'acier blanc et bleu; on a imaginé une sorte de jais qui se fait en nuances diverses et possède tout l'éclat des pierres précieuses. Selon la couleur adoptée, les robes se trouvent ainsi couvertes de broderies de saphir, d'émeraudes, de rubis, de topazes, de grenats: ce sont vraiment les toilettes de *Peau-d'Ane*.

On en pourra voir une, notamment, aux réunions du château d'Eclimont, — en faille aigue-marine, avec perlure d'émeraude, et rehaussée de bouquets de roses moussues de plusieurs tons, attachés par des nœuds de velours vert, — qui produira quelque sensation sur les épaules ducales auxquelles elle est destinée.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Nous avons vu tout récemment s'éteindre, sans agonie et sans souffrance, comme une lampe qui n'a plus d'huile pour s'alimenter, une des plus grandes illustrations de la politique et de la littérature française, M. Guizot, qui fut plus ambitieux que patriote, puisqu'il eut le coupable courage d'oser dire, un jour, à la tribune de la Chambre: « Je voudrais être Anglais! » Ajoutons que son pouvoir fut une des plaies de notre malheureux pays, car s'il ne contribua pas peu à faire tomber le trône de 1830, il n'est pas moins certain que le roi Louis-Philippe ne fut que l'éditeur responsable de ses fautes.

Aussi en 1848, lors de la révolution de février, le peuple criait-il beaucoup plus après Guizot qu'après le roi. « La tête de Guizot! la tête de Guizot! » Telles étaient les douces paroles qu'on entendait retentir dans les rues, d'un bout à l'autre de Paris.

A cette occasion, il arriva une assez plaisante aventure à un colonel d'ordonnance, aventure dont la préface fut pourtant d'un genre passablement tragique. Ce colonel faisait partie de l'état-major du roi et, au moment où la tempête révolutionnaire commençait à gronder très fort, il fut envoyé des Tuileries pour porter un ordre à la Chambre. Sur le quai, il est entouré et pris par une bande de forcenés qui lui hurlent sous le nez, en lui mettant le pistolet sur la gorge: « La tête de Guizot!... la tête de Guizot!... »

— Ah! ça, est-ce que vous croyez que je l'ai dans ma poche, la tête de Guizot?... répondit le colonel d'une façon très militaire et sans montrer la moindre crainte.

Ces paroles firent rire les assaillants, et comme il est reconnu que qui fait rire ses juges a gagné son procès, le colonel fut lâché et gagna la Chambre sans encombre.

M. Guizot avait été député de Lisieux sous Charles X. Il fut alors un des plus fervents pour organiser une société secrète contre le pouvoir, — lui qui devint plus tard si sévère envers toute personne coupable ou même seulement suspecte de révolte contre l'autorité, mais il est vrai de dire qu'alors l'autorité c'était lui, — et ce fut cette société, bien connue à la fin de la Restauration, sous le titre de « Aide-toi, le ciel t'aidera, » qui organisa, dans chaque département, des banquets et des fêtes en l'honneur des députés dont le vote avait sanctionné l'adresse qui fit échec au roi. Or, juste retour des choses d'ici-bas, dix-huit ans plus tard des banquets furent encore organisés; mais, cette fois, ce n'est point M. Guizot qui en fut l'organisateur, puisque, tout au contraire, il en devint la victime: preuve

nouvelle qu'on est souvent puni, en ce monde, par où l'on a péché !

Ce que M. Guizot aimait le plus au monde, c'était lui-même, et ce qu'il détestait le plus, c'était M. Thiers. Cette haine a duré jusqu'au dernier jour de sa vie.

Je me souviens que, la veille de la révolution de 48, me trouvant dans une soirée où était Berryer, comme on entendait hurler contre le ministre dans les rues :

— Je voudrais bien savoir ce que dit Guizot en entendant tout ça ! exclama quelqu'un.

— Guizot ?... Eh bien, il dit du mal de Thiers !... fit Berryer avec son fin sourire.

Et tout le monde de rire à l'unisson, tant il avait touché juste.

C'est à Guizot que l'on doit aussi cette parole fatale : « Enrichissez-vous ! » qui fut le prélude de l'énerverment de notre pauvre France. Aussi je crains bien que l'impartiale histoire ne soit très sévère un jour pour celui qui, dans les dernières années de sa vie, se plaisait à être appelé « l'hermite du Val-Richer », pour faire croire qu'il s'était complètement détaché de la politique, tandis qu'il n'en était rien, hélas ! — Mais comme ce terrain est beaucoup trop brûlant pour ma modeste plume, qui tient à rester dans le domaine de la chronique, je me hâte de le quitter au plus vite.

Dans les dernières années de sa vie, la figure de M. Guizot et surtout son attitude rappelaient ce tableau du Musée espagnol où Murillo nous montre saint Bonaventure sorti de sa tombe pour achever, après sa mort, la page commencée pendant sa vie. C'était la statue de l'austérité. Sec, glacial, un véritable marbre enfin ! Mais il n'avait pas été ainsi pendant toute sa vie, disent les très rares personnes qui l'ont connu quand il était encore à peu près jeune.

Ainsi, je me souviens que la plaisanterie ne lui déplaisait pas, lorsqu'il était tout-puissant au ministère : à preuve une petite historiette dont je puis garantir l'authenticité.

Vous avez dû entendre parler des coq-à-l'âne de la marquise de Pereuze ? Alors qu'il était fort à la mode d'en rire sous le gouvernement de Juillet, M. Guizot, dans l'éclat de sa toute-puissance, eut le désir de connaître cette célèbre marquise. Aussitôt un de ses courtisans, voulant lui plaire, persuada à Mme de Pereuze de solliciter une audience du ministre afin d'obtenir de celui-ci une ambassade pour son gendre.

Cette singulière créature était une excellente femme, — privée de toute éducation, c'est possible, mais douée d'un cœur d'or, — et jouissant d'une fortune immense comme veuve d'un riche maître de forges : fortune qui avait servi à redorer le blason de son second époux, le marquis de Pereuze, charmant colonel d'artillerie.

Séduite par l'espérance d'obtenir une ambassade pour son gendre, la marquise adresse donc une demande au ministre, qui lui fait répondre aussitôt. Elle arrive au jour dit, fait de superbes révérences et présente sa requête.

M. Guizot la fait alors un peu causer et lui promet de s'occuper avec intérêt de l'objet de sa demande.

— Seulement, dit vivement Mme de Pereuze, vous m'obligerez, monseigneur, si vous daignez accorder à mon gendre une ambassade tout à côté de Paris : car j'adore ma fille et je ne voudrais pas en être trop séparée.

— Soyez tranquille, madame la marquise, fit alors le ministre en saluant de la façon la plus courtoise ; je vous engage ma parole de donner à M. X... la première ambassade qui deviendra vacante dans un rayon de vingt-cinq lieues au plus.

Et l'excellente femme s'en alla si enchantée du ministre, qu'elle racontait à qui voulait l'entendre la gracieuse promesse qu'il lui avait faite.

Une bonne action donna accès à M. Guizot dans le parti royaliste dès le début de sa carrière, pendant les dernière

années du premier empire, et cette bonne action, qui a déjà été rappelée dans ce journal, devint la source de sa fortune politique, puisqu'elle lui fit épouser Mlle de Meulan.

Pauline de Meulan était une amie intime de Mme de Staël. Toutes deux commencèrent à vivre dans le même monde, l'élite de la société de la fin du XVIII^e siècle ; mais cette société agit d'une façon bien différente sur ces deux jeunes esprits, car l'un devint sérieux et réfléchi, tandis que l'autre pétillait d'emportement et de trait. C'est qu'aussi leur constitution physique et la manière d'être de leurs mères ne se ressemblaient en rien.

Ainsi, qu'on s'imagine une enfant chez qui la vie abondait, obligée de rester des journées et des soirées entières assise sur un tabouret, droite, roide, auprès d'une mère plus roide et plus droite encore ! Tel fut le supplice de la petite Necker (Mme de Staël) ; mais heureusement l'agilité de sa langue lui venait en aide pour lui faire supporter sa torture, et alors elle éclatait en bons mots, en saillies, prélude de ce grand talent de causerie dans lequel elle était passée maîtresse.

Par contre, la jeune Pauline, son amie, enfant malade, restait couchée sur un sofa, soignée par sa mère qui avait la grâce et l'esprit de cette époque charmante : aussi, au lieu de parler, Pauline écoutait. C'était son plaisir, cela devint son profit. Cependant, elle fut très longtemps sans même se douter qu'elle avait une si bonne moisson en réserve.

Tant que la fortune se plut à lui sourire, elle se laissa vivre avec indolence ; mais lorsque le malheur vint la frapper et quand, après avoir perdu son père, la révolution les laissa elle et sa mère sans ressources, elle fouilla dans son esprit et dans son cœur et se fit « homme de lettres ».

On sait comment, après une longue maladie durant laquelle elle dut à la sympathie généreuse et désintéressée de M. Guizot de pouvoir exister, Mlle de Meulan devint la compagne du futur homme d'Etat : plus que sa compagne, son bon génie ! Tant qu'elle vécut, son affection, toujours grandissante, lui fut comme un talisman qui fixa le bonheur à son foyer ; mais après elle !...

Maintenant, quel sera le jugement de la postérité sur cet homme illustre malgré tout ? Je ne saurais le dire et laisse à l'histoire le soin d'en décider.

Comtesse de BASSANVILLE.

LES PORTRAITS PARLANTS

On annonce la résurrection à Paris, dans la salle Frascati, d'un genre de spectacle qui fut jadis un divertissement très en vogue : c'est ce qu'on appelle les *tableaux vivants*, et sans pouvoir être assuré qu'il s'acclimate définitivement dans notre pays, il est certain qu'il va exciter une curiosité très vive.

Les tableaux vivants ont surtout été essayés, jusqu'ici, dans les salons, où ils trouvent un cadre à souhait. On se rappelle les scènes de ce genre figurées, il y a quelques années, chez la baronne de Meyendorf et aux soirées des Tuileries. Malgré le succès qu'elles obtinrent, les tableaux vivants ne parvinrent pas à prendre rang parmi les divertissements ordinaires du monde. On ne les comprit qu'à l'état exceptionnel.

Il n'en est pas de même à Vienne, d'où ce divertissement nous est venu, et les tableaux vivants, après avoir fait les délices du Congrès, après avoir reçu la consécration du salon du prince de Ligne dans sa fameuse maison du Rempart, — sorte de tour qui n'avait qu'une pièce par étage et qu'il appelait son *bâton de perroquet*, — sont restés en première place parmi les plaisirs mondains. On ne se contente pas, là, de figurer les toiles les plus célèbres : on a imaginé, s'inspirant de la même source, un jeu qui n'a pas tardé à conquérir la vogue la plus complète, et s'appelle « le portrait parlant ». Un cadre, entouré

de draperies, est disposé dans le salon, et une suite d'assistants s'y présentent tour à tour coiffés, grimés et costumés de façon à rappeler un type connu.

Les maisons les plus augustes s'adonnent à ce divertissement, qui amena, l'hiver dernier, un curieux épisode chez la princesse Clémentine d'Orléans, duchesse de Saxe-Cobourg, dont la résidence à Vienne est la plus belle après celle de l'empereur et qui a autant de bergers que bien des gens parmi ceux réputés les plus riches ont de moutons. On sait que, de tous les enfants de Louis-Philippe, c'est la princesse qui ressemble le plus à son père. Or, un soir qu'on jouait chez elle au portrait parlant, elle se présenta dans le cadre coiffée du fameux toupet en poire et les joues agrémentées des favoris légendaires que l'on sait. L'effet fut saisissant, à tel point que le plus jeune enfant de la duchesse, le prince Ferdinand de Cobourg, qui ne connaissait Louis-Philippe que par des portraits, ne put s'empêcher de s'écrier : « Tiens ! grand-père ! »

Le portrait parlant offre une ressource distractive plus à la portée de tous les salons que les tableaux vivants, et, en outre, un élément de gaieté qui a bien son prix. Il se pourrait bien qu'importé cet hiver dans les salons de Paris, il y rencontre la vogue que n'ont jamais su y conquérir d'une façon complète les grandes figurations d'après les toiles de maîtres.

M. Nariskine, qui a patronné ce genre de divertissement et l'a fait adopter par l'aristocratie moscovite, pourra lui renouveler sa protection sur les bords de la Seine. Il annonce, en effet, sa prochaine arrivée à Paris et a fait aménager, dans ce but, son hôtel de l'avenue de l'Impératrice pour y passer quelques mois. Il y a déjà fort longtemps que M. Nariskine avait abandonné Paris, dont il était une des physionomies les plus connues, et son retour y sera vivement fêté. A son dernier départ, il fit don, au bureau de bienfaisance du seizième arrondissement, de ses voitures et de sa sellerie pour qu'elles fussent vendues au profit des pauvres de ce quartier, et cet acte de générosité porte bien la marque des Nariskine : originalité dans le grand.

Parmi les Russes de Paris, M. Nariskine a toujours occupé une place à part. Impénétrable et comme enveloppé d'une couche d'indifférence plus glaciale que toutes les neiges de son pays, il intrigue plus qu'il n'attire. Dans le monde bruyant où il vit, par toutes les capitales qu'il traverse, il est un contraste et garde une individualité très marquée. L'ennui, est le fond de sa nature, et c'est l'ennui qui le mène.

C'est par ennui qu'il inonde de ses billets de banque les tables de jeu ; c'est par ennui qu'il achète des tableaux, qu'il ne regarde plus dès qu'il sont en sa possession ; c'est par ennui qu'il possède dans toutes les villes d'Europe des hôtels où il ne met jamais les pieds. Tout le lasse ; les jours ne coulent pas pour lui, il les remorque, et il ne mène pas sa vie, il la bâille.

Les détails qu'on vient de lire sont empruntés à un article du vicomte de Monroy, et l'on voit que le collaborateur du *Sport*, à propos de portraits parlants, n'a pas oublié de prouver que lui-même sait les tracer de main de maître.

CH. DAVID.

LES PAROLES D'OR

Un miroir donne à tous les hommes des leçons secrètes. Il avertit ceux qui sont beaux de ne pas souiller leur beauté par leurs vices. Il apprend à ceux qui sont difformes que la vertu est le seul moyen de couvrir leur difformité.

SÉNÈQUE.

Pomme pourrie gaste sa compagnie.

(Prov. du XVI^e Siècle.)

Il est de jolies femmes sèches, roides, sans grâces ni reliefs ; on dirait de fleurs dans un herbier.

J.-P. SENN.

THÉÂTRES

OPÉRA. — On a dit beaucoup de mal de Paris, et pourtant il faut bien reconnaître que le public parisien, essentiellement bon, n'a jamais su résister à l'appel de la charité. Il l'a prouvé une fois de plus en fournissant à la représentation donnée au bénéfice des Alsaciens-Lorrains une assistance nombreuse et brillante.

Mme Adelina Patti n'a pas craint d'aborder, à cette occasion, le rôle de Valentine, des *Huguenots* ; elle y a été justement fêtée, bien qu'il fût visible qu'elle a tout à gagner à rester Rosine telle que le ciel l'a faite.

THÉÂTRE-ITALIEN. — Les grandes qualités qu'exige le drame lyrique et qui font défaut à la Patti ont valu à une de ses compatriotes, Mme Pozzoni, une légitime et chaleureuse ovation dans *Lucrezia Borgia*. Grâce à elle, la direction de M. Bagier se présente sous de favorables auspices.

Fraschini, Tamberlick, Nicolini sont promis aux dilettantes de la salle Ventadour. En les attendant, nous sommes heureux de saluer, dans Mme Pozzoni, une artiste de race qui rappelle, sans en être écrasée, la grande figure de la Malibran.

PORTE-SAINT-MARTIN. — On ne se représente pas sans quelque peine *Don Juan d'Autriche* émigrant de la Comédie-Française pour s'installer au boulevard. Casimir Delavigne, dont ce fut un des plus grands succès au théâtre de la rue de Richelieu, refuserait certainement d'y croire.

Disons tout de suite qu'interprétée par Taillade, Dumaine, Mlle Louise Patry et Angèle Moreau, la comédie alerte, fine et passionnée de Casimir Delavigne tourne quelque peu au drame. Ce n'est pas là ce qui peut déplaire au public du lieu, et l'empressement qu'il met à aller l'applaudir prouve que les lauriers de l'auteur de *Louis XI* n'en seront point ternis.

VAUDEVILLE. — Casimir Delavigne ayant envahi la Porte-Saint-Martin, il était tout naturel que M. d'Ennery transportât ses lares au Vaudeville : c'est en effet là que nous le retrouvons, en compagnie de M. Brésil et d'une comédie en quatre actes, leur œuvre commune.

L'histoire de *Marcelle* n'est pas absolument neuve, mais elle est toujours touchante : on l'a vue se dérouler, sous des formes diverses, à l'Odéon, au Gymnase et ailleurs ; elle s'est fait écouter par les femmes avec attendrissement, avec sympathie par les hommes, ce qui lui a valu de longues séries de représentations. Transportée au Vaudeville, elle a tenu à ce que rien ne fût changé dans son existence : c'est pourquoi nous voyons un jeune médecin se marier au premier acte pour acquitter une dette « d'honneur » de 30,000 francs, et sa jeune femme se laisser mourir à la fin du quatrième parce que son mari la trahit.

Quand nous disons que l'héroïne se laisse mourir, on comprend bien que c'est seulement d'intention. Un drame qui ne se terminerait pas, avec l'aide du mari repentant, selon la formule « *Sauvée, mon Dieu !* » ne rentrerait pas dans le répertoire de M. d'Ennery. Mais vous verrez que, grâce à la façon dont il sait dorer ses pilules, *Marcelle* vivra encore l'espace de cent soirées !

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 462. — DESCRIPTION PAGE 506.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX
Lingerie du Magasin des Éléphants (boulevard des Italiens, 5).



Julius David
A. Levy, impr. des Marais, 66.

J. Boileau
Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris 1171^c

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Crochets-Regents de M^{me} De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12.

Lait Antéphélique de Candès et C^o, B^{is} St. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street, Covent Garden, W.C.



CORSAGE,
Modèles du Maga

PLANCHE G. N° 463. — DESCRIPTION PAGE 506.



CORSAGE, CUIRASSES, CONFECTIONS, ETC.
Modèles du Magasin des Éléphants (boulevard des Italiens, 5)

MAX RIGAUT

(NOUVELLE)

— Suite et fin. —

XII

Je lui dis tout, absolument tout ce que vous venez de lire; vous n'avez là qu'une seconde édition. A l'exception de l'épisode du déjeuner et des quinze jours qui avaient suivi, dont il me répugnait de lui parler, je n'omis rien de ce qui, par elle, sans qu'elle pût le soupçonner, avait troublé ma vie depuis trois mois. Je le lui dis d'une voix probablement très-émue, mais avec netteté et fermeté! J'avais le sentiment que ce long aveu, du moment où il n'attendait pas de réponse, pouvait être entendu jusqu'au bout.

Ah! la singulière personne, ah! la charmante créature que celle qui m'écoutait. Mon récit n'avait pas été court. Elle rit plus d'une fois aux éclats, je vous le jure, au commencement. Mais, je dois le dire, elle s'attendrit aussi aux bons passages. Quand arriva le petit épisode de ma mère, elle mit sa petite main sur mon bras :

« Vous êtes un bon être, » me dit-elle, et elle murmura deux fois, comme si elle se parlait à elle-même: Ah! que c'est donc bizarre qu'on puisse être tant et si vraiment aimée, à deux pas de soi, sans s'en douter, sans que rien dans l'air vous avertisse, sans que quelque chose vous dise: « Tu n'es pas si seule que tu le crois. »

Quand j'en vins, à la fin, à dire la résolution que j'avais prise de m'éloigner d'elle, elle me dit avec une soudaineté suprême: « Non, non, il ne le faut pas. »

XIII

Il y a dans la vie des nations, après de certaines périodes de torpeur, des réveils soudains, en apparence inexplicables, mais qui pour l'observateur attentif ont leur raison d'être dans la durée même de la compression qui les a précédés.

Il y a, après des saisons froides, tristes, pluvieuses, de subits retours de beau temps, des coups de soleil qui mûrissent en un jour les moissons attardées.

Eh bien! il y a de ces révolutions, il y a de ces coups de soleil dans la vie des individus. L'heure qui venait de sonner pour Laure et pour moi était une de ces heures qu'il faut compter pour des années.

L'amour est un soleil dans son genre; il lui avait suffi d'une matinée pour mûrir les deux enfants que nous étions, pour faire de Laure une femme, de moi un homme.

Laure m'avait laissé tomber à ses genoux, je tenais ses deux petites mains dans les miennes. C'était à son tour de parler.

— Mais, me dit-elle, après un silence dont la suprême émotion fut un délire pour nos âmes, qui est-ce qui vous avait donc dit, mon ami, que vous étiez si laid?

Ce retour était bien d'une femme qui n'entend pas que l'homme qu'elle aime puisse être, puisse avoir été contesté une minute.

Elle n'attendit pas ma réponse, et complétant immédiatement sa pensée :

— Quelle idée croyez-vous donc qu'une femme se fasse de la beauté? Est-ce parce que vous n'êtes pas un petit jeune homme, trop bien coiffé et trop bien ganté, que vous vous déplaisiez à vous-même et que vous aviez peur de déplaire aux autres? Détrompez-vous, les petits messieurs ne sont des hommes que pour les sots et les enfants.

« J'ai été une de ces sottes; j'ai été un de ces enfants. Il y a six ans que je ne le suis plus.

» Vous voulez, je le vois, savoir l'âge que j'ai. J'ai vingt-deux ans. Ecoutez-moi.

» Il venait, quand j'avais quinze ans, dans la maison de mon père un de ces jeunes gens, un de ces jeunes beaux, qui était précisément ce que je vois bien que vous avez regretté de ne pas être. Il était très brillant, il était élégant, il était mince, il était frêle, presque débile. Il était blond, il avait des yeux rares à Rome, des yeux bleus, des yeux allemands. Il était de petite taille et extrêmement joli.

» Je ne savais pas alors que le joli est presque toujours le contraire du beau. Je le trouvais charmant. Ce que Marquis est en chien, ce que Marquis serait à côté d'un Terre-Neuve, le prince X... l'était à côté des hommes qui sont de vrais hommes. Marquis est un petit chien d'appartement, le prince était comme Marquis. Il ne me faisait pas peur du tout, il me plaisait comme m'eût plu un joujou. J'étais dans ce temps-là une petite fille très gâtée; j'avais été mal ou plutôt je n'avais pas été élevée. Quand ma mère avait disparu de ma vie, je n'avais que trois ans, et mon père qui menait une existence très distraite, m'avait laissée toujours aux mains de gouvernantes mal choisies. Je venais d'aimer les poupées. J'aimai ce petit monsieur pour les aimer encore. Mon père qui ne pensait qu'à redevenir garçon, mon père que cela gênait d'être père d'une fille presque en âge de se marier, me disait toute la journée: « Marie-toi bien vite, tu as quinze ans, il n'est que temps. » Je fis ce qu'il désirait, je me mariaai vite, trop vite, hélas! On se marie jeune en Italie. J'étais ravie, le jour où se fit ce mariage, d'être en toilette de mariée et d'être la princesse d'un petit prince qui avait les mains aussi menues et aussi blanches que celles que vous tenez, qui était plus coquet que moi, qui passait plus de temps à sa toilette, dont mes amies disaient que c'était le Prince Charmant des contes des Fées, et qui — ceci était le côté du sentiment — devait n'avoir que pour moi ces regards de pervenche, ces regards bleus qui ne courent pas les champs dans les campagnes romaines.

» Au bout de neuf jours, pas un de plus, je découvris que mon Prince Charmant était un sot qui n'aimerait jamais que lui-même; que son cœur avait cent ans; que son âme était gâtée, pis que gâtée, pourrie; que, chose terrible, c'était, en un mot, un assez joli objet qui renfermait de très-vilaines choses, mais pas quelqu'un.

» Au bout d'un mois j'avançai dans les découvertes, j'appris que c'était un joueur effréné, un de ces joueurs avec qui tout le monde ne joue pas, qu'il était perdu de dettes, qu'il m'avait épousée pour ma dot dont il avait un pressant besoin, qu'il était de plus un débauché de la pire espèce.

» Devant ces révélations, la petite fille sentit bien qu'il y avait lieu de devenir une femme. Elle prit sa pauvre tête dans ses mains, pour la forcer à penser, à réfléchir, à vieillir. Elle y parvint; la première idée qu'elle eut, ce fut qu'il fallait tâcher d'être forte, d'être sage, d'être bonne et honnête pour deux, et enfin de ramener son mari.

» Étant donné ce qu'était le prince, c'était encore là une idée d'enfant; elle l'essaya.

» Une explication était nécessaire. Voici quel fut le dernier mot de cette explication, le dernier mot de mon mari à la brave petite femme qui voulait son bien :

» — En fait de femmes, il n'y a que les danseuses, me dit-il; connaissez-vous Carmen? allez la voir, ma chère! Voilà une femme!

» Quoi! lui dis-je, Carmen, cette créature qui a traîné partout, cette Carmen qui est laide, qui n'est plus jeune, qui a été chassée de Naples, qui n'est soufferte ici que parce qu'elle sert la police!.... »

XIV

Ici la petite princesse s'arrêta, et je crois en vérité qu'elle s'arrêta pour grandir. J'eus en une seconde devant les yeux une autre femme, imposante, fière, la patricienne de l'ancienne Rome. Ses yeux se fixèrent sur moi avec une fermeté singulière tout le sang, toute la passion de son pays se concentra dans son regard. Ses lèvres frémissantes semblaient se refuser à se ouvrir, et ce ne fut qu'après un visible effort, qu'après un combat qui dura quelques secondes, qu'elle put continuer.

— Vous allez savoir, me dit-elle, ce que personne n'a jamais su, ce que j'ai caché même à mon père, quand j'ai dû quitter mon pays; ce qu'après vous, moi vivante, personne ne saura, ce qu'il faut pourtant que vous sachiez, parce que j'entends qu'il soit clair pour vous que la femme qui a permis que vous prissiez la place où vous êtes en ce moment a le droit de vous y laisser.

Elle s'interrompit de nouveau un instant. Une de ses mains se dégagées des miennes qui seules avaient pu lui répondre, et, par un mouvement rapide, se plaça sur mes yeux.

— Ne me regardez pas, dit-elle, je ne veux pas être vue, même de vous, pendant cet aveu.

Et d'une voix dont les notes basses sont encore dans mon oreille :

— Savez-vous quelle fut la réponse du prince X... à sa femme, à la petite-fille des vieux ducs de S..., son égale? Il lui donna un soufflet.

« Oui, un soufflet! Et après le soufflet, comme mes yeux lui disaient qu'il était un lâche, il s'empara d'un couteau, et s'élançant sur moi comme un chat-tigre, il me l'enfonça dans la poitrine.

» Le coup de couteau, je l'aurais pardonné, s'il eût dû me tuer surtout; mais le soufflet, mais cet indigne outrage au visage d'une femme, je ne pouvais le pardonner! »

Vous dire ce qui se passa en moi pendant cette partie du récit de la princesse, ne serait pas aisé; je n'étais plus à Paris. J'étais à Rome, à Naples, dans le pays des poignards, des mouvements abrupts, des passions que rien n'arrête. J'aurais voulu massacrer l'infâme petit prince, venger celle que j'adorais, tuer quelqu'un ou casser quelque chose. Je m'étais levé et marchais dans la chambre comme un lion dans sa cage.

— Qu'est-ce qu'il est devenu, votre mari? m'écriai-je; où est-il? où faut-il aller pour le rencontrer?

— Il est mort, me dit Laure redevenue subitement calme et sereine. Calmez-vous, mon ami. Si ce cinquième acte du mélodrame ne s'était pas joué dans la salle à manger du palais X... il y a six ans, vous ne seriez pas ici, mon chevalier, et je ne serais pas heureuse.

« Mais laissez-moi continuer. Après mon assassinat, le prince, qui n'était pas brave, perdit la tête. Il se sauva et me laissa seule, évanouie et perdant beaucoup de mon sang. Ce fut un domestique qui me releva. Les choses se passèrent comme elles devaient se passer. On envoya chercher un médecin, on envoya chercher mon père. Tout le monde vint. Au bout de deux mois, il n'y paraissait plus, — plus guère, reprit la jeune femme en souriant — le petit couteau qu'avait pris le prince était pointu et pas trop large; il avait pénétré tout au haut de la poitrine, à une place où tout le monde peut voir ses traces, et juger qu'il n'a pas gâté grand-chose.

» Quand j'étais revenue à moi, après les premiers pansements, on m'avait interrogé. « Si je raconte la vérité, qu'arrivera-t-il? m'étais-je dit; ce sera beaucoup de bruit, un grand scandale. Je serai obligée de garder un beau nom avili, si, comme cela est probable, la police aime mieux laisser fuir le rejeton d'une famille illustre, coupable d'assassinat, que de le prendre. Un procès s'en suivra, néanmoins, ne fût-ce que pour

la forme. Il y aura des plaidoyers; je serai dans les journaux. Je ne veux rien de tout cela. En essayant de se défaire de moi, qu'est-ce que le prince a voulu? venger seulement cette Carmen? ce n'est pas probable. Carmen n'a été qu'un prétexte pour l'explosion d'une pensée plus noire. Ce que mon misérable mari a cherché dans ma mort, c'est la liberté; c'est ma fortune qui lui est assurée par mon contrat, s'il me survit; c'est un gros héritage. Qu'à cela ne tienne: je puis lui donner tout cela sans bruit pour moi, sans péril pour lui. Devant la révélation que je pourrais faire, le prince n'est pas en situation de me refuser la séparation que je vais lui proposer. S'il accepte, eh bien! on nous séparera. J'irai en France, je ne verrai plus l'Italie. J'ai à Paris une vieille tante qu'on dit bonne, je vivrai près d'elle. Ce ne sera pas le bonheur, ce sera le repos.

» Le prince s'était enfui en Allemagne. On sut où il était. Tout s'arrangea comme je l'avais désiré. On raconta que j'avais voulu me tuer; on affirma que c'était par jalousie. Les actions de Mlle Carmen en montèrent d'autant; celles de mon mari aussi, je suppose. Qu'est-ce que tout cela pouvait me faire? J'avais évité le bruit, c'était le principal.

» Depuis lors, le prince X... a subi la loi commune. Dieu ait son âme!

» Et maintenant, ajouta la petite princesse, comprenez-vous que je n'adore pas les petits jeunes gens, et que j'aie le mauvais goût, par antithèse peut-être, de préférer un homme dont le métier ne sera jamais d'être un beau fils, qui est trop fort pour être lâche, qui m'a aimée sans le dire aussi longtemps qu'il l'a pu, qui n'a jamais aimé que moi, qui est évidemment très bon et très sincère, — ce qui ne fait à personne une vilaine figure, — qui a rendu un service signalé, un service de cœur à une de mes manies, le comprenez-vous, monsieur l'homme très-laid? Très-laid, reprit-elle encore avec une plaisante insistance; mais par où l'êtes-vous donc, laid? »

De mes deux doigts, je lui montrai mes deux grandes oreilles, dont je confesse que j'ai toujours été plus embarrassé que du reste de ma personne.

— C'est vrai, me dit-elle en riant comme une folle, elles sont superbes!...

Et grossissant sa voix comme pour parodier le loup du petit chaperon :

— Mais c'est pour mieux m'écouter que vous les avez, mon enfant!

XV

Vous croyez peut-être que j'avais l'esprit d'être complètement heureux, que j'étais aux anges, comme on dit, devant l'être charmant qui me débitait toutes ces bonnes petites choses? eh bien, non! Il y avait je ne sais quoi d'inexpliqué encore et d'inexplicable dans l'inattendu même de ce bonheur qui me tombait du ciel comme une étoile, et ce je ne sais quoi jetait son ombre sur ma félicité.

« Car, enfin, me disais-je, la délicieuse créature que voici, ce rêve que tu viens de toucher, qui te parle, cet ange qui te donne sa main, cette perfection, tu n'as rien fait, rien, pour la mériter; par quel sortilège son cœur s'est-il trouvé si près du tien, tout d'un coup? Il ne t'attendait pas. Elle ne t'avait jamais vu; qui donc l'avait préparé? Cette invitation à ses soirées, qu'est-ce qui te l'avait valu? »

Hélas! où est l'homme heureux qui, à force de tourner et retourner son bonheur, n'a pas essayé de le gâter? Si Laure n'avait pas valu cent fois mieux que moi, j'y serais parvenu.

Une fois en train, je suis pour les coups de tête: j'allai droit au but, et je dis à la princesse mon scrupule.

— Et d'abord, me dit Laure, autant que je puis m'y connaître, il n'y a pas de raison à donner de l'amour, l'amour ne

s'explique pas. Mais après, vous vous trompez, mon grand monsieur, si vous croyez que je ne vous ai jamais vu. Votre grand corps n'est pas si facile à cacher. Est-ce que les femmes n'ont pas des yeux tout autour de la tête ! Je vous ai vu, mon ami, quand je ne vous regardais pas, et je me suis dit plus d'une fois, en apercevant vos persiennes fermées : « Voilà un grand garçon bien discret, bien rangé, bien studieux ; c'est un bon voisin que j'ai là, pas curieux, bien commode et qui n'est guère gênant. » Vous savez de quoi je me suis trompée, dans ces diverses appréciations.

— Vous m'aviez vu, vous m'aviez vu, dis-je en hochant la tête. La belle raison pour m'aimer ! C'en était bien plutôt une pour ne jamais penser à moi...

La petite princesse frappa du pied avec impatience.

— Ah ! il faut tout vous dire, s'écria-t-elle. Eh bien ! soit. Je voulais vous épargner, mais j'irai jusqu'au bout. Voudriez-vous me faire savoir, mon voisin, qui est-ce qui s'est fait héroïquement roussir les cheveux pour sauver la petite fille de la pauvre vieille mercière du coin, quand le feu s'est mis dans sa petite boutique, et pourquoi vous êtes de si près tondu depuis le jour où toute la rue a été mise en émoi par ce grand événement ?

Je devins cramoi.

— Un pompier aurait tout sauvé, lui dis-je en essayant de plaisanter, même la boutique, et je l'ai laissée brûler.

— Bien, me dit la princesse ; mais avec quoi, s'il vous plaît, le petit magasin a-t-il été remis sur le pied brillant où il est ? Qui est-ce qui, de plus, paye la moitié de la pension de la petite Marie ? Qui est-ce qui...

J'avais mis ma grande main sur la jolie bouche de Laure pour la faire taire, mais se dégageant lestement :

— Monsieur mon associé, me dit-elle, prenez garde, j'en sais d'autres.

— Quoi ! lui dis-je, c'est vous, vous qui avez soigné cette pauvre femme après la belle peur qu'elle a eue, vous qui vous étiez cachée dans son taudis, quand je suis retourné le lendemain pour essayer de réparer la maladresse que j'avais faite en le laissant dévorer par le feu ? C'est vous qui avez fait si belle et si heureuse la petite Marie et qui payez l'autre moitié...

— C'est moi, monsieur, me dit-elle en riant, et vous êtes mon compère et vous êtes mon complice depuis pas mal de temps, vous voyez !

Je devais faire une drôle de figure en écoutant les révélations de la bonne petite princesse. Cependant au fond j'étais content. Je ne suis pas pour les effets sans cause, et, si petite que fût la cause à côté de l'effet, qui était démesuré, je m'applaudissais d'avoir amené cette explication, quand, pour mes péchés, Laure reprit la parole :

— Mais ce n'est pas tout, dit-elle en me mettant son bon petit doigt sur le bout du nez, j'ai mieux fait que vous voir, mon ami, j'ai mieux fait que de pénétrer dans le secret de vos vertus, et au moment où vous m'avez interrompue, j'allais vous dire que je connais en outre vos talents, que je vous ai entendu souvent, et qu'en musicienne passionnée que je suis, je m'étais dit bien des fois, avant de me décider à vous écrire : « Tiens, voilà tout près d'ici une voix superbe qui peut être utilisée dans mes petits concerts et qui s'ignore ; si je l'amenais devant ce piano, je viendrais bien à bout de lui faire chanter autre chose que son éternel *beau navire*... »

— Eh bien ! dit-elle, qu'est-ce qui vous prend ? souffrez-vous ? pourquoi êtes-vous si pâle ?

J'étais plus que pâle, j'étais couverte d'une sueur froide.

— Ah ! je le savais bien, m'écriai-je, que le ciel n'était pas fait pour moi, et que plutôt que d'avoir à en descendre, il valait mieux n'y jamais monter... Laure ! Laure ! ce n'est pas moi que vous aimez ; celui que vous aviez entendu, ce n'est pas moi. Est-ce que j'ai jamais chanté *Mon beau navire* ? mais je

l'ai en horreur *votre beau navire*... Celui qui l'a chanté et rechanté, qui en a empoisonné la maison comme un orgue de barbarie, c'est un petit bonhomme qui se destine au théâtre.

Et prenant mon chapeau :

— Tenez, il ne faut pas de tricherie en amour. Je vais vous aller chercher, ce chanteur ; il faut que vous le voyiez.

— Taisez-vous, dit Laure, un moment interdite, et ne me blessez pas ; vous êtes fou, archi-fou, mon ami.

Et après un mouvement d'indécision où un peu de colère le disputait à un invincible mouvement de gaieté, elle se mit à rire d'un de ces bons rires de jeunesse qui bravent tout, rire si franc, si bruyant, si joyeux, si sincère, que j'en fus tout reconforté.

Quand elle se fut un peu calmée, et dans les entr'actes de ce rire qui eut plusieurs reprises dont j'étais le bénéficiaire :

— Ah ! vous ne chantez pas, monsieur, me dit-elle en me menaçant, ah ! vous m'avez abusée ! Ce n'était qu'une sérénade que vous me donniez, et vous n'étiez pas le violon ! Vous me le payerez, et le jour où le petit monsieur qui se destine au théâtre chantera pour de l'argent, pour vous punir, vous me conduirez l'applaudir.

Je me jetai à ses genoux :

— Oh ! non, lui dis-je, non, ne le voyez jamais, ne l'entendez jamais, j'en ferais une maladie.

— Est-ce qu'il serait dangereux ? dit-elle, en me riant au nez.

— Je le crois bien, c'est un petit être très-frisé, comme Marquis.

— Ingrat ! s'écria-t-elle. Est-ce que je ne l'ai pas oublié pour vous, le pauvre Marquis ?

Le fait est qu'il était joliment enfoncé, Marquis ! Il y avait dix minutes qu'il grattait et grognait à la porte, et sa maîtresse ne l'entendait seulement pas.

Comme s'il eût compris qu'il était enfin question de lui, il se décida à aboyer.

— Pour votre pénitence, dit la petite princesse, allez lui ouvrir, à votre rival !

Et j'y allai. Marquis était remis à neuf. Il entra, pourtant, d'un air fort contrit.

— Embrassez-le bien vite, dit Laure.

Je l'embrassai.

— Encore, fit-elle.

Je recommençai.

— Marquis a le caractère bien fait, dit Laure, il est consolé.

— Je le suis aussi, lui répondis-je.

Et voilà comment le futur capitaine Max Rigault devint l'époux de la jolie veuve du prince X...

P.-J. STAHL.

LE BAL

(FRAGMENT)

... La maman se met au piano ; les stores de toile sont baissés, mais par les fenêtres ouvertes arrive le murmure discret de la campagne aux heures de midi ; le grand salon est frais et tranquille, toute la maison est calme. Les premières notes, frappées bas et d'une main encore paresseuse, résonnent et vibrent avec une sorte de tendresse à travers la vaste pièce ; les enfants qui étaient accroupis dans une embrasure ont remué, les deux petites têtes se sont redressées, et un regard curieux et content à la fois va chercher celle qui joue.

François a mis un doigt sur ses lèvres et s'est levé sans

bruit ; Mimi continue à bercer sa poupée et se parle à mi-voix, tout en la déchaussant.

François avance ; il tient en main un petit éventail de papier et l'agite d'un air recueilli. Il écoute ; la mélodie tendre et grave s'élève et s'accroît. L'enfant marche toujours, puis, avec mille soins, se roule un pouff près, bien près du piano. Il s'assied. La mère l'a entendu venir, elle détourne la tête et échange un sourire avec le cher petit homme ; il a compris, il peut rester. Son beau regard limpide, trésor des âmes parfaitement pures, monte et descend, descend et monte des mains qui frappent le clavier, au visage maternel. L'éventail de papier persiste à vouloir battre la mesure ; la bouche s'entr'ouvre, toute la vie débordante de ce corps sain et jeune s'apaise, se laisse bercer et savoure la douceur de l'harmonie qui le tient charmé. On joue bien quand on se sent ainsi écoutée.

A l'autre bout de la pièce, Mimi a remué à son tour. Sa tête blonde, toute hérissée de boucles légères comme d'une auréole d'or, se penche et s'agite ; puis elle se dresse, le rire sur la bouche épanouie, les pieds impatients, et tout tranquillement, sur la tendre mélodie, elle se met à tourner, faisant sauter sa fille à elle. Elle va décrivant des cercles autour des chaises, tantôt élevant les bras, tantôt se cambrant et répétant à elle toute seule : « Je danse... Viens danser, mon François ! » François fait un signe négatif des plus accentués, mais déjà la fillette ne le regarde plus ; elle est occupée à fouetter sa poupée qui s'est cogné sa pauvre tête de cire, en l'endommageant fortement.

La maman entend le bruit sonore des *clagues* lancées par la petite main ferme de la fillette. Elle se retourne d'un seul trait, riant et demandant ce qui arrive. Alors le charme est rompu ; le doux Mendelssohn s'envole par la fenêtre.

François, d'un bond, est descendu de son tabouret, et s'accoudant sur les genoux de sa mère :

— Ça ne fatigue pas les doigts, maman ?

Et comme pour s'essayer, il tapote de ses petits doigts ronds et courts, plaquant des accords formidables de ses vigoureux poings.

Voilà la musique qui enchante Mimi : elle bondit, elle saute, elle crie, elle parcourt la pièce ; puis, haletante, rouge, elle s'en vient rouler comme une boule dans les bras qui s'ouvrent pour la recevoir.

Soudain, François a une inspiration ; il quitte le piano, se tient droit, et d'une voix calme :

— Dansez avec nous, maman ; dites oui, maman, ma petite maman chérie !

Et on la caline, et les baisers humides courent sur sa joue, sur ses yeux, sur son front, et les mains impatientes tirent sans miséricorde la jupe et les manches, s'y cramponnant de toute l'ardeur de leur désir.

— Mais il fait trop chaud !

— Je vous éventerai après, maman.

Et François frappe l'air triomphalement de son *bel éventail* ; elle cède, on l'entraîne.

— Un quadrille !

La mère chantonne, la fillette s'empare de sa main, François est vis à vis ; on part, on traverse, « chaîne des dames ! » et les rires purs et vibrants sont toute la réponse. Mimi tient sa robe et saute, saute si haut qu'elle en tombe. François fait des *cavaliers seuls* moitié hardi, moitié timide, toujours cherchant des yeux ceux qui sont le miroir des siens, et quand il est arrivé, d'un geste joyeux et délibéré saisit les mains pour la ronde. Quel bal a jamais été si gai que celui-là ?

A la fin, la mère toute lasse s'assied à terre, essoufflée, n'en pouvant plus. François l'évente, l'évente ; elle ferme les yeux. Vite, on la réveille, en l'étouffant de caresses.

La porte s'ouvre, c'est le papa.

— Qu'est-ce donc qu'on fait ici ?

Et François, de sa bonne voix tout enrouée de fatigue :

— C'est maman qui donne un bal, petit père.

B...

(La Vie parisienne).

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

— Suite. —

Ici, mons Onésime releva la tête et, pour la seconde fois, — car déjà il avait exprimé le désir d'être présenté à Noémi, — demanda s'il aurait bientôt l'heur de contempler les traits de Mlle Marteau.

— Oui, répondit Marteau ; je vous l'ai dit, elle est sortie... mais ne tardera pas... vous la verrez... Dame, ajouta-t-il, vous êtes venu si tard !

Onésime replongea la tête dans son assiette et se remit à attaquer avec fureur les reliefs qu'on lui avait servis, pendant que les conversations particulières suivaient leur cours.

— C'est comme je vous le dis, fit en terminant Marteau au notaire, et aujourd'hui, 14 juin, je signe le contrat de ma fille.

« Bon ! se dit Onésime, c'est un grincheux, mais il fait crânement les choses. »

Les derniers mots de Marteau l'ayant enhardi, Onésime, suffisamment lesté d'ailleurs, articula que, du moment que le notaire était là et que le contrat allait être rédigé, tout était pour le mieux. Que désirait-il le plus au monde ? Que la noce eût lieu le plus tôt possible. Mais, avant tout, il était impatient de voir celle à qui il devait unir sa destinée,

Cette fois, Marteau se leva et se dirigea, suivi d'Onésime, vers une fenêtre qu'il ouvrit. « Voilà ma fille ! » dit Marteau. Onésime plongea du regard dans le jardin, au fond duquel se dressait une tonnelle en chèvre-feuille. Il vit, assise sur un banc, une fille remarquablement grosse et grande, mais qui, en somme, lui parut assez bien de figure. Cela ne répondait pas précisément à son idéal ; il se figurait que, par opposition à ses père et mère, Mlle Marteau devait être frêle, mince, délicate. Il comprit qu'une fille de cette corpulence devait être agréée de son père et de sa tante. C'était une raison pour qu'elle lui plût à lui-même. D'ailleurs, à la longue on se fait à tout, se dit-il. Et puis il était venu là pour jeter les bases solides d'un mariage. Il s'agissait de ne le point manquer.

Mais Noémi n'était pas seule sur le banc ; quelqu'un, auquel d'abord il n'avait pas pris garde, était à ses côtés, et ce quelqu'un, c'était Grégoire Trumeau !

Onésime se retint à l'espagnolette pour ne pas tomber.

V

Tout s'expliqua, hélas ! et Onésime qui, lui aussi, commençait à croire sinon à la fatalité, du moins à sa mauvaise étoile, n'eut bientôt plus de doute sur ce qui s'était passé.

Grégoire Trumeau, qui depuis quelque temps fréquentait la maison Marteau, avait été agréé, non pas parce qu'il était ancien soupireur, partant mieux connu, mais parce qu'il était arrivé bon premier au déjeuner du 14, devant Maclou de cinq longueurs de quart-d'heure. Si ce dernier fût arrivé comme Grégoire juste à midi, la balance aurait pu pencher en sa faveur, il y aurait eu tout au moins hésitation ; et s'il fût arrivé dix minutes avant son rival, il l'aurait emporté. Etrange, dira-t-on ?

sans doute; nous ne prétendons pas dire que Marteau n'était pas un original de première force, mais il était ainsi. Il s'était dit: « Je signerai le contrat de ma fille tel jour, avec Pierre ou Jacques, peu importe, mais avec celui des jeunes gens invités à ma table qui montrera le plus d'empressement. » Or, à midi sonnant, Grégoire Trumeau prenait place devant son couvert à côté de Noémi, quand, on le sait, Onésime cheminait encore. C'était, il faut en convenir, pousser loin l'amour de la ponctualité.

Bien qu'Onésime ne connût pas les Marteau, ceux-ci connaissaient Onésime. On le leur avait fait voir, un jour qu'il passait revenant de Bolbec. Or, il n'était ni mieux, ni plus mal que Grégoire, ce qui veut dire qu'il était tout aussi bien; ajoutons qu'il n'était ni plus jeune ni plus vieux, et que sa fortune, ou si l'on veut ses « espérances », étaient égales à celles de son rival. Il avait donc tout autant de chances de plaire à Noémi, principale intéressée dans l'affaire. Mais si Noémi ne comptait pas, non plus que Mme Marteau, la volonté ou plutôt l'entêtement de Balthazar faisait loi. On se courbait devant ses décisions. On n'avait pas souvenance qu'il fût jamais revenu sur une détermination prise.

S'il avait fait mander le notaire, c'est qu'il y avait contrat avec l'un ou avec l'autre; que ce fût Onésime, que ce fût Grégoire, peu importait au notaire, qui ne voyait, lui, qu'un acte à passer. Balthazar avait-il songé que le jour par lui fixé pour le contrat était un 14? non. Sa décision avait été soudaine, point préméditée. Cette date du 14 s'était fatalement imposée, et, comme on l'a vu, il n'en avait fait la remarque qu'après boire. De là sa conversation sur ce sujet avec le notaire.

Tout cela fut dit à Onésime avec un certain ménagement, et non pas avec la brusquerie de Marteau père. On daigna employer les circonlocutions. Mme Marteau y mit du sien, et en manière de consolation, indiqua même à Onésime un bon parti à Yvetot: Mlle Isménie Duroy. Un convive, un parent des Marteau, qui prêtait l'oreille à ce moment-là, ajouta que le parti était d'autant meilleur que le mari d'Isménie pourrait se vanter d'avoir épousé la fille *Duroy d'Yvetot*, ce qui fit rire l'assistance.

Onésime, lui, ne riait pas. Quoi! on le mandait tout exprès pour faire sa cour à Noémi, et on l'accueillait froidement, parce qu'il avait manqué d'une heure le quart-d'heure de grâce qu'on accorde généralement à un simple invité. On lui servait les miettes du festin comme à un autre Lazare! Et Noémi, cette fille monumentale, entrevue dans le jardin, restait, pendant qu'il était attablé, invisible pour lui comme un pur esprit, mais parfaitement visible et tangible pour un odieux rival à qui on l'avait fiancée *inter pocula!* Et on ne craignait pas de couronner une telle réception par un cynique aveu, par une insultante ironie! C'en était trop. Il fut un instant sur le point d'éclater et de jeter à la face de la maisonnette tout ce qu'il avait sur le cœur. Mais il se retint, dans la crainte de faire du bruit et du scandale. Si tout d'abord il l'eût tenu à portée de sa main, il l'eût peut-être étranglé. Evidemment, il avait été joué par lui, se disait-il, et les « camarades » avec lesquels il avait tué le ver à Goderville avaient sans doute été postés là par l'infame Trumeau, afin de lui faire manquer l'heure. Trumeau devait savoir à quoi s'en tenir sur le caractère de Marteau, qu'un coup sûr avait dû recevoir un coup de cet instrument.

Ces réflexions, il achevait de les faire en reprenant son bâton de cornouiller pour se remettre en route, et c'est sans mot dire, mais d'un air de profond dédain, qu'il sortit de la salle à manger, puis de la maison des Marteau.

Mais, avant de sortir, il cracha sur le seuil en manière de mépris.

Le soir même, le contrat de Noémi et de Grégoire fut passé.

Peu à peu, et tout en cheminant dans la direction d'Epreville, sa colère tomba et ses pensées perdirent de leur amertume.

Qu'allait dire sa tante et son père? Evidemment, son père, lui aussi, avait été trompé.

« Bah! se dit-il, après tout, c'est peut-être un bien qu'il en soit ainsi: si je dois me marier une bonne fois, j'ai toujours le temps d'épouser un monument. »

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

La ceinture *Régente*, en dépit de ses nombreuses rivales, garde son rang de priorité.

Nulle mieux qu'elle, à vrai dire, ni même aussi bien, ne possède ce pouvoir suprême de transformer une taille de la façon la plus complète sans gêner aucune pour la personne qui a recours à elle. C'est là une qualité bien précieuse car rien n'est aussi nuisible à la santé que d'être gênée et serrée dans un corset: la figure s'empourpre, les veines se gonflent, les membres se raidissent et les maux d'estomac s'ensuivent!... Avec la ceinture *Régente*, on évite tous ces inconvénients; la taille se transforme peu à peu: doucement comprimée, elle acquiert une cambrure et une rondeur des plus charmantes, sans fatigues d'aucune sorte. Le corps est, pour ainsi dire, moulé, et comme le moule est gracieux... La conséquence, mesdames, est facile à tirer.

Pour les femmes élégantes, la moire et le satin font loi. Rien de plus coquet à voir que ces mignonnes ceintures *Régentes* en satin noir, à piqûres de soie rouge et pelucheroûge, recouvertes de valenciennes sur tous les bords.

Les jupons et tournures de Mmes DE VERTUS sœurs (rue Auber, 12) sont aussi soignées que leurs corsets; on trouve chez elles, en ce moment, de nouvelles éditions fort bien comprises, entrant à merveille dans les dernières combinaisons de la fashion.

SPÉCIALITÉS

Le *Rowland's Odonto*, ou perle dentifrice, est une préparation éminemment hygiénique, dont l'usage est recommandé à toutes les personnes qui tiennent à conserver leurs dents dans un état de santé et de beauté satisfaisant. Sa composition est exempte de toute matière acide, minérale, pouvant nuire, enfin d'une manière quelconque; il est, on en conviendra bien peu de dentifrices, même parmi les plus connus et les plus estimés, dont on en puisse dire autant.

En résumé, le *Rowland's Odonto* raffermi les gencives, poli les dents, tout en conservant l'émail, détruit le tartre, prévient la carie, et purifie l'haleine.

On peut se le procurer chez Mme Lamar (151, rue Saint-Denis) et chez tous les principaux pharmaciens et parfumeurs de France.

— Voulez-vous avoir un teint idéal, blanc et rose, avec le duvet enchanter de l'extrême jeunesse? Servez-vous de la *crème Simon*, ce cold-cream fondant, onctueux et délicieusement parfumé qu'on trouve à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3). Vous en éprouverez les merveilleux effets, surtout si vous y joignez un nuage de *poudre Figaro*, autre préparation aussi exquise, de la même maison, complément indispensable de la *crème Simon*.

Grâce à l'emploi de ces deux cosmétiques, rougeurs, boutons, plaques de grossesse, traces de larmes ou de fatigue quelconque, tout cela disparaît comme par enchantement; la peau, rafraîchie et tonifiée, reprend un calme parfait et présente l'apparence d'une carnation fraîche et ferme. Ces deux excellents produits, si recommandables par leurs qualités vraiment hygiéniques, sont fort appréciés des jolies mondaines, que l'habitude des veilles prolongées dans les soirées, au théâtre, à l'éclat des lustres et des flambeaux, pâlit, flétrit et vieillit plus qu'elles ne le voudraient! La *crème Simon* et la *poudre Figaro* sont la heureusement pour réparer tous ces outrages à la beauté.

Le dépôt central est rue Beautreillis, 23, chez M. GÉRIN.

M. D'A.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.